

*esclave de
la liberté
sexuelle*

Lionel
Tran

Ceci est le fac-similé d'un recueil de trois textes pornographiques aujourd'hui introuvable, publié à petit tirage par les Cahiers de nuit, structure d'édition artisanale dirigée par Serge Ferray et spécialisé dans l'érotisme.

Avant cette publication, ces textes avaient été proposés à la société Défi, qui éditait entre autre le magazine spécialisé dans la pornographie amateur Défi Club et qui a implanté un temps une chaîne de supermarché érotiques dans les zones industrielles du sud de la France.

Les trois textes réunis ici dénotent une crudité, une violence et un intérêt prononcé pour le masochisme qui n'a pas encore trouvé à se manifester de manière ouverte dans mon travail de scénariste de bande dessinée.

JE MÉRITERAIS D'ÊTRE GIFLÉ CHAQUE FOIS QUE JE FAIS SEMBLANT DE M'INDIGNER DEVANT CE QUI M'EXCITE

Comme tous les ans je passais les vacances chez la soeur de mon père en compagnie de ma cousine Catherine, qui venait d'avoir seize ans. Comme d'habitude il faisait beau. Moi, je préférais rester au frais dans la maison, à feuilleter l'encyclopédie de la deuxième guerre mondiale et à me masturber sur les pages lingerie du catalogue des 3 Suisses. Catherine restait enfermée dans sa chambre, à écouter la radio en écrivant des courriers à ses copines. Une fois elle m'avait traité de *«gamin débile»* et depuis nous ne nous adressions pratiquement plus la parole. J'avais peur de la déranger. Je me contentais de la contempler de loin. C'était la première vraie fille que je voyais d'aussi près.

Finalement un après midi, ma tante nous a foutu à la porte en nous interdisant de remettre les pieds dans la baraque avant la tombée de la nuit. *«C'est pas vrai, vous êtes pires que des cafards, ça fait dix jours que vous avez pas mis les pieds dehors, vous avez des mines de déterrés, allez, oustel!»* Nous avons pris la direction de la plage en traînant la patte. Catherine n'arrêtait pas de vociférer contre sa mère. *«Elle me fait chier, cette connasse ! Tout ça parce qu'elle veut se faire sauter. Elle me prend vraiment trop pour une conne !»* Elle parlait toute seule, le regard fixe, les lèvres crispées. On a dépassé les bungalows, le café restaurant «La Jetée», puis on a longé la plage longtemps. On a pris le gué qui menait à l'île Madame. Nous avons choisi une petite crique déserte, au sable couvert de morceaux d'algues séchées et d'emballages plastiques déposés par la marée. Nous avons étendu nos serviettes sur le sable. La mer scintillait comme du papier aluminium. Catherine a ôté son t-shirt, puis le haut de son maillot de bain noir et s'est étendu au soleil en se masquant le visage avec son avant bras. Moi je me suis allongé sur le ventre et j'ai vaguement feuilleté un des magazines qu'elle avait apportés dans son sac. Je me suis mis à la zieuter à la dérobée. J'avais peur qu'elle me surprenne. Je jetais un coup d'oeil en coin, sans bouger, sur une zone délimitée de son corps, puis je fermais les yeux pour graver l'image dans ma mémoire et la savourer. Pendant une heure j'ai cartographié son corps, membre par membre, articulation par articulation. Ses jambes étaient rasées, un peu luisantes, je me suis longuement attardé sur une fine cicatrice gorgée de pus qu'elle avait sur la cuisse droite. Dans le contre jour je voyais un peu de duvet dépasser du rebord du maillot au niveau de son entrecuisses. Duvet blond, presque translucide. Je n'imaginai pas ce qu'il y

avait en dessous. Les poils, j'en avais déjà vu depuis longtemps à la télé mais ce qu'il y avait sous les poils restait un mystère. Le tissu du maillot brillait au soleil. Ses seins étaient blêmes, un peu écrasés. Les mamelons bruns très clairs se fondaient presque à la peau. Je l'ai regardé en me demandant comment elle réagirait si je la touchais. J'ai hésité puis finalement je n'ai pas osé. Dans son sommeil elle s'est tournée sur le flanc droit, me montrant son dos et ses fesses. Sa respiration était lente et régulière. La caresse du vent contractait sa peau en chair de poule, un instant. Catherine était un peu plus grande que moi. J'avais envie de toucher ses jambes, de poser les mains sur ses fesses, de l'embrasser dans le dos, dans le cou. En même temps je craignais sa réaction. Je suis trop jeune pour elle. Elle va se moquer de moi. Je la connais, elle ne m'aime pas. Je prenais un peu de sable dans ma main, que je laissais glisser entre mes doigts. Je suis si près, 20 centimètres à peine. Ma main s'est approchée. Non. NON. Tu es fou. Je me suis mis à bander. Si elle se réveille maintenant... Mon sexe sortait de mon maillot de bain. Ses fesses... Ses seins. J'ai commencé à me tripoter. Hum. Hum. Ne pas faire de bruit. Si jamais... Hum. Ses jambes. Hum. Comme ça serait bon. Hum. J'avais fermé les yeux, je ne l'ai pas vu se retourner. *«Qu'est ce que tu fais ?»*, elle m'a demandé d'une voix éraillée. Je suis resté paralysé, mon sexe en érection dans la main. Je ne savais pas quoi faire, quoi dire. Son regard était sans compassion. Nous sommes restés allongés face à face sans un mot un long moment. Je n'arrivais pas à détacher mes mains de mon sexe et mes yeux des siens. Ma respiration était saccadée. Je transpirais. Qu'est-ce que j'ai fait ? Mon dieu. Sortez-moi de là. Impossible de bouger, de m'enfuir. Une partie de moi aurait voulu disparaître, tandis que l'autre aurait voulu savoir quoi répondre, avoir le courage de la toucher. J'étais déchiré. Elle ne bougeait pas, elle me regardait fixement, attendant quelque chose de moi. Puis sa main s'est approchée de mon bassin, elle m'a saisi la queue et s'est mise à la comprimer dans son poing le plus fort qu'elle pouvait. J'ai fermé les yeux de douleur. Ne t'arrête pas. N'arrête pas. Serre plus fort. Plus fort encore. Elle a relâché la pression. Je me suis juté dessus. Une giclée visqueuse, qui m'est retombée sur le ventre. Elle a eut un mouvement de répulsion. Ses doigts étaient gluants. *«T'es vraiment dégueulasse»*, elle m'a dit, *«un sale petit vicieux. Tu devrais avoir honte. Tu as vu ce que tu m'as fait faire ? Si j'en parle à ma mère tu vas te faire tuer»*. J'étais en état de choc. Je ne voyais plus son corps. Seuls ses mots résonnaient dans ma tête. Vicieux dégueulasse. Oui. Oui. Me faire tuer. Je suis sale. J'ai honte. J'ai honte. Je n'aurais Jamais dû. C'est trop tard maintenant. Mon sexe dégonflé entre mes jambes m'emplissait d'un profond sentiment de désarroi. Je n'avais jamais rien senti d'aussi fort.

SANS VICTIME, PAS DE BOURREAU

Je suis sorti de l'agence à 19 H 45, excédé, comme d'habitude. Il faisait déjà nuit, le quartier était mort. J'ai mis plus d'une minute à me souvenir où j'avais garé la caisse. Mes doigts tremblaient. J'ai eu du mal à introduire la clé de contact. Saloperie de merde de putain de corps. Je pars de plus en plus en couille. J'ai démarré et je me suis allumé une clope. La perspective du week-end en compagnie de mon fils me rendait fou de joie. Une joie insupportable. J'ai pris le quai. Vue l'heure, la circulation était un peu plus fluide que d'habitude.

J'ai freiné après le Pont Des Espoirs et je me suis arrêté juste derrière l'arrêt de bus. La fille a jeté un coup d'oeil au véhicule, s'est approchée d'un pas traînant. J'en ai profité pour l'inspecter de plus près : des jambes sympa, un visage un peu ravagé, le reste étant sans intérêt. J'ai pressé une touche et la vitre est descendue. Vue de plus près ses yeux avaient l'air fatigués. Ses pupilles étaient normales. Je n'aime pas quand elles sont raides. Ça les blinde. Tout glisse sur elles. Je l'ai réexaminé de haut en bas. Seins normaux, jambes potables, minois encore frais. Cerné mais pas si ravagé que ça en fait. Cheveux bruns, courts, coupés sans style. Le front carré, un nez légèrement retroussé avec des points noirs sur les arrêtes, quelques boutons blancs sur les joues, la bouche à peine recouverte d'un rose translucide, un menton fin, aigu. Mignonne. On dirait encore une gamine. Etudiante, je parie. Je n'avais pas le courage de refaire le tour des quais en espérant trouver mieux. *«Monte à l'arrière»*, j'ai dit d'un ton sec. La fille s'est exécutée sans rien dire. J'ai pris un pont à droite, puis une avenue à gauche, avant de m'engager sur une artère secondaire. *«On va où ?»*, elle a demandé d'une voix monocorde. Je ne lui ai pas répondu. Elle a répété sa question, sur le même ton. *«Tu verras... C'est une surprise.»* Elle a soupiré, marmonné je ne sais pas quoi avant de prendre un air boudeur : *«Je vais encore me retrouver à perpet. Je parie que tu ne me ramèneras même pas...»* *«Ecoute, je te paye pas pour t'entendre geindre sur ton sort. Pigé ?»* Elle s'est abstenue de répondre. Nous traversions la zone industrielle. J'ai répété, d'une voix cassante : *«PIGE ?»* Elle a hoché la tête, mollement. *«Et si t'es pas contente, je peux te laisser ici.»* *«Non, excuse-moi, je suis naze... Qu'est ce que tu fais dans la vie ?»* *«Dans l'immédiat, je vais te sauter, après, je sais pas encore. ET toi, tu fais quoi ?»* *«T'es un marrant.»* *«Tu m'as pas répondu.»* *«Toi non plus.»* *«Je paye, donc c'est moi qui pose les questions. Pigé ?»* *«C'est vrai, j'oubliais... Qu'est ce que je fais ? Je me détruis.»* *«Et ben, tu vois, moi, je suis là pour t'aider.»* J'ai freiné brusquement. Sa tête a rebondi contre l'appui-tête. *«TERMINUS. Tous les passagers descendent de voiture.»* J'ai déverrouillé les portières et nous

sommes sortis sur le parking. Des H.L.M. s'érigeaient de part et d'autre, façades bleu pâle délavées. «*Montres moi ta chatte.*» «*LA ?*» «*On dit : ici. Oui, ici.*» «*T'es cinglé.*» «*Bon, tu me montres ta chatte où je te plante là.*» Elle a encore marmonné quelque chose et puis elle a remonté sa jupe d'un geste maladroit, les doigts crispés. Elle ne portait pas de culotte. Je me suis agenouillé devant elle. J'ai posé mes mains de part et d'autre de son bassin, pour cadrer son sexe. Son pubis était châtain, moyennement touffu, il avait été rasé sur les côtés mais avait en partie repoussé. Un poil incarné faisait une protubérance rouge en haut à droite de la toison. «*Intéressant, ça,*» j'ai dit en posant mon index dessus. J'ai ajusté mes lunettes. Mes doigts ont examiné son con centimètre carré par centimètre carré, cadrant des parties de peau, soulevant les plis, les refermant, revenant parfois dessus un instant, pour vérifier. Son vagin était d'une banalité étonnante, des lèvres moyennement charnues, moyennement protubérantes, moyennement abîmées, avec un clitoris plutôt petit. J'ai porté mes doigts à mon nez, fermé les yeux. Une moue indéchiffrable s'est affichée sur mes lèvres. «*Tu te laves souvent ?*» «*Je suis propre.*» «*C'est pas ce que je te demande. Ecoute un peu ce que je dis, merde !*» «*Tu m'as demandé si j'étais propre !*» «**NON JE NE T'AI PAS DEMANDE SI TU ETAIS PROPRE, je t'ai demandé si tu te lavais SOUVENT !**» Elle a eu un frisson, a baissé les yeux. «*Oui.*» «*Oui, quoi ?*» «*Ben normalement quoi, le matin, le soir, je me rince après chaque client.*» «*Voilà. Normalement. C'est ce que je voulais savoir. Normalement, quoi. Tu ne fais pas de zèle non plus. Parce que je connais des filles qui sont vraiment sales, tandis qu'il y en a qui sont vraiment obsédées par la propreté de leur chatte. Arb. Arb. ARH ARH ARH ARHARH. Qu'est ce que je suis con ARH ARHH ARHHH .*» Elle m'a regardé m'étrangler de rire, craintive. J'ai essuyé la sueur qui suintait de mes tempes, pris un visage plus circonspect puis j'ai examiné ses dents en appuyant sur les gencives et en tirant les lèvres avec mon pouce. «*Tes parents t'amenaient souvent chez le dentiste.*» Elle avait les yeux baissés. J'ai redressé la tête. «*Qu'est ce qu'on est bien ici. C'est génial, non, tu trouves pas, ce décor de merde. Ils doivent s'éclater les mecs qui vivent ici. Ffff arb Fffff ARH ARHH.*» Une dizaine de personnes nous regardaient depuis leurs balcons. Des vieux en pyjama, des familles et des mômes. «*T'as vu, t'es une star. Ça t'excite.*» «*Non. Tu commences à me prendre la tête.*» «*C'était pas une question. Ça t'excite. Branle toi.*» «*Vas-te faire foutre.*» «*O.K., démerde toi,*» j'ai dit en faisant semblant de me diriger vers la voiture. Elle s'est précipitée à mes trousses, la jupe toujours relevée. «*Déconne pas...*» «*C'est toi qui déconne. Moi, je paye.*» Elle a eut envie de me frapper mais elle avait trop peur de rester toute seule au milieu de la Z.U.P. alors elle a baissé la tête et s'est introduit un doigt, brusquement. «*Plus doucement, tu vas te faire mal. Ça t'excite. Fait durer le plaisir.*» «*T'es malade.*» «*J'essaye de te soigner. Obéis et tout se passera bien.*» Tout en disant ça, j'ai vérifié qu'elle continuait à se masturber. Ses gestes étaient plus calmes. Les attroupements aux balcons avaient plus que triplé. «*C'est bon, non ? Avoue que t'as pas été aussi excitée depuis un bon bout de temps...*» Quelques types commençaient à s'approcher

du parking. J'ai crié à leur intention : «*ON N'APPROCHE PAS OU LE SPECTACLE EST FINI.*» Les types ont continué à avancer. «*RESTEZ OU VOUS ETES ET TOUT LE MONDE EN AURA POUR SON COMPTE.*» J'ai murmuré à son oreille : «*Caresses toi les seins.*» Ce qu'elle a fait aussitôt, sans grand enthousiasme. Les types se sont immobilisés. «*OK. BOUGEZ PLUS OU ON S'EN VA..*» La fille était morte de trouille, elle me suppliait du regard d'arrêter ça. «*Tout se passera bien.*» Je lui ai sourit et puis j'ai gueulé à l'attention des H.L.M. : «*VOUS AIMERIEZ BIEN LA SAUTER ? ALORS ALLEZ-Y, C'EST MOI QUI PAYE.*» La fille n'a pas eu le temps de réagir. Un mec s'est mis à courir dans notre direction, j'ai ouvert la portière, je me suis assis et j'ai verrouillé les serrures. Elle hurlait et j'ai essayé de comprendre ce qu'elle disait mais les vitres couvraient le son de sa voix. Son regard exorbité m'a fait bander. J'ai déverrouillé les portes. Elle s'est engouffrée dans la voiture et j'ai démarré.

Elle n'a pas dit un mot sur tout le trajet de retour. J'ai freiné au niveau de l'arrêt de bus, je lui ai tendu quatre billets de 200 qu'elle a pris sans me regarder. «*Débloque les portes, s'il te plaît*», elle a fait d'une voix lasse. «*C'est quoi ton nom au fait ?*» «*Karine...*» «*J'en ai rien à foutre de ton pseudo à la con. C'est quoi ton VRAI nom ?*» Elle a soufflé d'énervement, a tourné la tête en direction de la rue. «*Débloque les portes, s'il te plaît.*» «*JE T'AI POSE UNE QUESTION !*», j'ai hurlé avant d'éclater de rire, un rire d'asthmatique qui a enflé une bonne minute avant de muter en quinte de toux puis je l'ai regardé en souriant. «*T'avais raison, finalement, je suis un marrant. Allez, à la prochaine.*» Les serrures électriques se sont déverrouillées.

COMME UN CHIEN EN CHALEUR

Quand ça m'a repris j'ai lutté pendant une semaine. Je me suis enfermé dans l'appartement, téléphone débranché et stores tirés, porte verrouillée. J'ai fait des pompes pour me calmer et je me suis branlé six fois par jour. J'espérais passer à travers, au moins cette fois. Mais rien à faire. Insomnies, crises de tétanie, pulsions mutilatrices. Alors je suis sorti avant de faire une connerie et j'ai arpenté la ville en regardant devant moi. Il faisait jour, puis il faisait nuit sans que je m'aperçoive de la transition. Je ne savais pas où j'allais mais j'avancais. Droit devant. Je regardais les femmes, les évaluant du premier coup d'oeil. Jeunes mamans avec des poussettes, vendeuses de croissanteries, flics blondes aperçues dans des voitures banalisées, S.D.F. aux dents cassées, bourgeoises entretenues faisant leurs emplettes dans les magasins du centre ville, adolescentes flânant avec leur boy friend encore puceau, lycéennes, étudiantes, prof, bibliothécaires, gamines dans les cours de récré. Vues sous tous les profils, déshabillées, analysées, soupesées, psychologiquement évaluées, représentées dans telle ou telle position, ayant telle ou telle réaction. J'ai marché pendant des heures. Je n'étais pas fatigué. Je chassais. Et tant que je n'aurais pas trouvé ma proie tout répit me serait interdit. Je savais exactement ce qu'il me fallait. Précisément. D'instinct. Quelque chose de nouveau. De pire. De plus intense que tout ce que j'avais épuisé jusque là.

La progression de la nuit avivait mon appétit. Il fallait absolument que je mette la main dessus avant que les rues deviennent désertes. Trouver. VITE. Mes yeux scrutaient chacune des silhouettes croisées sur ma route. Non. Pas celle-là. Là-bas, peut être que... Non, franchement non. Encore non. NON. NON. NON. Vite. En dernier recours je savais qu'il faudrait se rabattre sur les putes. Ça m'angoissait. Je voulais quelque chose de vrai. Pour la troisième fois j'ai fait la tournée des clubs friqués des quais de St Jean, ouvrant la porte et la relâchant après un coup d'oeil. Merde. MERDE. MERDE. OH PUTAIN ! Ca y est, j'avais trouvé : trois bourgeoises défraîchies sapées salopes, la quarantaine bien tassée, visages desséchés, sur maquillés, regards lourds et avides. Je me suis approché de leur table et j'ai demandé du feu. J'en ai profité pour les détailler. La plus jeune devait avoir 38 ans, le teint mat, le visage terne, cachetonnée. Les deux autres approchaient la cinquantaine, alcoolos. Profils stricts, nez droit, peau orangée, brûlée aux ultraviolets, distendue. Des seins flasques enfermés dans des bustiers trop étroits. Des jambes pas trop mal préservées et surtout bien mises en valeur, croisées sur des tabourets hauts, chevilles soulignées par des escarpins de 13 cm. Ça n'a pas eu l'air de les choquer. Elles ont pris des poses de plus en plus aguicheuses en me détaillant à leur tour.

Nous nous sommes rendus dans un hôtel particulier. C'était propre, vide. Du carrelage noir et blanc sur le sol. Salle de bain en état. L'intérieur de la chambre était intégralement pourpre, de la moquette à la peinture du plafond. Un drap de velours carmin recouvrait le lit à baldaquin aux montants duquel était soudée une chaîne et un collier en acier. Le lit était vissé au sol. La chambre ne comportait pas de fenêtre. Je me suis déshabillé, elles ont bouclé le collier autour de mon cou et ont refermé la porte de la chambre. J'ai attendu. Elles m'ont laissé mûrir trois heures. Une assiette de lait posée sur le carrelage comme gâterie. J'écoutais leurs pas dans le couloir. Imaginant leurs pieds chaussés de talons aiguille. NON. Je m'efforçais de lutter. NON. Seul la morsure du collier avait le pouvoir de contenir mes érections. Je lapais le lait à quatre pattes et j'attendais dans la chambre avec pour seule distraction le bruit de la chaîne reliée au lit. Je tournais en rond dans l'espace délimité par la longueur de la chaîne, puis me sentant au seuil de la crise de nerf je tirais sur le collier jusqu'à ce qu'il s'incruste dans ma peau et au fur et à mesure que le métal mordait mes chairs la douleur apaisait mon angoisse. Mes tremblements cessaient, je fixais un point dans le vide et un moment s'écoulait sans avoir d'emprise sur moi.

Tard dans la nuit la porte s'est ouverte. Elles sont entrées. Je me suis mis à bander. La chambre était plongée dans l'obscurité. Des cierges rouges ont été allumés aux quatre coins de la pièce. La plus grande s'est approchée de moi, m'a donné une tape sur les cheveux. Elle portait son peignoir de soie lavée noire et sentait le musc. Son odeur m'a presque fait éjaculer. Langouressement, elle s'est allongée sur le lit et a ouvert le peignoir. Mes mains tremblantes ont agrippé ses seins flasques. L'odeur de pourriture de son sexe m'a fait perdre la conscience de mes actes. Je l'ai violée. Ma queue creusait sa chatte râpeuse. Ses entrailles brûlantes palpaient autour de ma chair. Ses ongles déchiraient ma peau. Elle hurlait de plaisir avec des cris d'âne. Anfff. AnRrfff. ANRRRFFF. ANRRANRRFFF. Moi je gémissais comme un chien. Je l'ai prise à quatre pattes, grognant et bavant. La pièce puait la sueur. Du jus de sexe rance suintait de nos peaux luisantes. Je la labourais. Elle gémissait de douleur. Ma queue déchirait sa matrice. Du sang coulait entre ses cuisses. Ma queue s'enfonça dans son cul. J'éjaculais en écartant ses fesses adipeuses. Elle sanglota, puis se mis à rire, d'un rire d'hystérique. Des lueurs emplirent mon champ de vision. Elle me regardait fiévreusement, laissant juste échapper un souffle rauque d'entre ses lèvres gercées. Le rire continuait. Ce n'était pas elle. C'était les deux autres. J'ai senti une cravache s'insérer sous mes couilles. Des mains aux ongles effilés ont sorti ma queue du sexe dégoulinant. Le manche de la cravache m'écrasait les couilles. J'ai hurlé. On m'a craché au visage. «ANIMAL ♪ La pointe d'un talon aiguille s'est enfoncée dans mon dos. «ANIMAL DEGENERERE ♪ Des coups de cravache se sont mis à pleuvoir sur mes fesses et ma queue.

«*SALE BETE. ANIMAL TARE ! SALE BETE. SALE BETE Sale bête sale bête sale bête sale bête.*» J'ai éjaculé une deuxième fois en perdant conscience.

Plus tard celle avec qui j'avais copulé s'est couchée à côté de moi et a commencé à me caresser. «*Tout doux, tout doux...*» J'avais du sang séché sur la poitrine, mal aux côtes, au dos et au sexe. Ses mains malaxaient mes testicules meurtries avec dextérité. «*Il aime ça, oui il aime ça...* *Tout doux.*» La douleur était insoutenable. La deuxième, qui avait de plus petits seins, constellés de dizaines de minuscules cicatrices, a attendu que je commence à bander puis sans un mot s'est assise sur moi. Sa fente baveuse a glissé le long de ma queue, de bas en haut puis de haut en bas. J'ai fermé les yeux et senti mon sexe douloureux se raidir. Le contact de son sexe lubrifié sur ma verge irritée était apaisant. «*Tout doux, gentil, oui, comme ça, gentil, tout doux.*» Elle a continué pendant plusieurs minutes puis, aidée de ses doigts a fait glisser la pine à l'intérieur de son con. La douleur était cuisante. NON. J'ai serré les dents. Un goût de cuivre dans la bouche. Elle s'est mise à bouger. Mon sexe était gonflé. Je ne sentais plus qu'une brûlure insupportable. «*Gentil chien chien, gentil, gentil.*» J'étais trop épuisé pour bouger alors je l'ai regardé s'empaler, remuer et gémir sur ma queue. «*CHIENNN CHIENNN SALE CHIENNN.*» J'ai fermé les yeux pour ne plus voir son visage déformé par le plaisir. La douleur est devenue plus vive au fur et à mesure que ses mouvements de bassin accéléraient. Elle m'a plaqué les mains sur le matelas et a jouit sur moi en tremblant. «*SALE CHIENNNNNN.*» Une larme a coulé du coin d'un de mes yeux. Un chuintement visqueux s'est échappé lorsque nos sexes se sont séparés. Je suis resté allongé sur le flanc en tremblant. Des doigts faisaient danser un biscuit en forme d'os devant mon nez. «*Allez, fais le beau. Fais le beau, gentil toutou. Fais le beau...*» J'ai fermé les yeux.

Lionel Tran

ESCLAVE DE LA LIBERTÉ SEXUELLE TORTURÉ PAR LA GESTAPO DE SA LIBIDO

Quand j'ouvre le magazine, son annonce me saute immédiatement aux yeux. «FREJUS - Jennifer, 27 ans. Pour moi le sexe est un besoin à consumer. J'aime me faire prendre par un type et ne jamais le revoir. Vie sexuelle et vie affective dissociées. Recherche JH direct et sans illusions pour relation unique. Tout type de péné. permis. Domin., vulg. admises. Non vénale. Me déplace. Romantiques, passionnés, s'abstenir. Envoyer tel. + photo (Voir photo)». La photo est celle d'une brune filiforme au pubis rasé, le con largement ouvert par des ongles rouge vif. Son regard dissimulé par un cache noir. Sa chevelure est dense et ondulée, la peau très pâle, constellée de taches de rousseur. Ses seins sont de taille moyenne, aux tétons fermes. L'annonce porte le N° 5002001.

Je me branle en fantasmant sur «Jennifer» : Moi, en cuir noir, cagoulé, lui tombant dessus dans un parking souterrain. Elle me suce, un couteau sous la gorge. Je déchire ses vêtements, noue ses mains dans le dos à l'aide de son soutien gorge. Des rigoles de mascara dégoulinent le long de ses joues. Je lui enfonce une canette vide dans l'anus. Ses hurlements résonnent dans les couloirs bétonnés. Je la gifle, je lui écrase les lèvres contre le sol avant de la laisser en plan, suppliant que je la finisse... Je l'imagine ministre, directrice de la P.J., publicitaire ou psychiatre...

Le soir même je réponds à l'annonce : J'envoie une photo de moi prise à l'armée, le sexe en érection, les bras dans le dos, mâchoire serrée, regard froid. Je griffonne au dos la taille et le diamètre de ma pine, un prénom fictif et mon numéro de téléphone. Je glisse le tout à l'intérieur d'une enveloppe portant son numéro de code, elle même pliée en deux et placée dans une enveloppe à l'adresse de la revue. J'attends la suite en essayant de ne plus y penser. Les scènes se poursuivent, passant d'un parking à un commissariat, du commissariat à une chambre froide. La canette est remplacée par une matraque électrifée ou le manche poisseux d'un hachoir.

Je suis aux toilettes quand le téléphone sonne. Je bondis du siège en email et tire mon slip sans prendre le temps de m'essuyer ni de remonter ma braguette. «Allô ? «Franck ? «Heu... (J'ai une seconde d'hésitation avant de me connecter au prénom bidon) ...pardon, je veux dire oui ! Oui. Je suis Franck. Vous êtes Jennifer ? «Oui. «Et, heu, j'ai lu votre annonce... «J'ai envie que tu me baisses... je pense à ta grosse queue... je veux que tu me l'enfonces. «D'accord, heu, on pourrait se voir, alors ? «MAINTENANT. METS-LA MOI TOUT DE SUITE ! «Ben, je sais pas, j'habite à Lyon... «OH, TU BANDES. GROS PORC, HEIN, JE TE FAIS

BANDER ? DIS-MOI QUE JE T'EXCITE. VAS-Y... DIS LE ! « *Oui.* » « *ENCORE OUI VAS-Y OH, TU M'EXCITE TU SAIS, JE SUIS EN TRAIN DE ME TOUCHER EN REGARDANT TA PHOTO! OH FRANCK, FRANCK.* » « *OUI, vous êtes très sexy. Heu, je veux dire, dans l'annonce c'était marqué que vous vous déplaciez.* » « *Tu me plais, tu sais Franck. J'ai envie de te rencontrer. Tu as l'air si strict. Tu viens, demain, 19 heures. Hôtel SYSSYPHE.* » « *Mais comment on...* » La tonalité laisse ma question en suspens.

Le lendemain, un mardi, j'attends devant la porte battante de l'hôtel avec une demie heure d'avance. C'est un moyen de gamme, avec mobilier en chêne sombre, scènes de chasse suspendues aux murs et éclairage glauque. Elle arrive à 19 heures 01, vêtue d'une combinaison moulante noire, d'escarpins vernis de la même couleur et de bas opaques, les yeux dissimulés derrière une paire de lunettes de soleil en plastique. Je l'interpelle lorsqu'elle pose la main sur la poignée en bois de cerf. Elle tourne la tête pour m'évaluer du regard, puis, entre comme si cela n'avait pas la moindre importance. Je la suis dans le hall sans rien dire. Tandis qu'elle prend une chambre à la réception, j'essaie de savoir si le voyage s'était bien passé, elle ne répond pas. Lorsque l'ascenseur s'arrête, je l'entends murmurer : « *Pas de protection. Je suis séronéga et je supporte pas le plastique.* » « *Ben...* » « *Je ne finis pas ma phrase. Elle n'attend pas de réponse de toute façon. Tant pis. L'ascenseur s'arrête. Nous descendons. Elle enfle une petite clé dans la serrure de la chambre 222. La pièce est triste et cossue. «Jennifer» règle l'intensité de l'halogène au maximum. Nos ombres difformes se mettent à trembler sur le papier peint bleu terne. Elle s'assied sur le flanc du lit en bois, remonte la jupe jusqu'à la taille. Elle porte des jarretelles noires brodées de pourpre, pas de culotte. «*Qu'est ce que t'attends ?*» Sa voix me tire de ma contemplation. «*Reste pas planté là...*» Mal à l'aise, je m'agenouille sur la moquette marron foncé et touche son con béant du bout des doigts. Il sent plus fortement la sueur au fur et à mesure que mes caresses s'accroissent. Elle me regarde faire, indifférente, avant de lâcher un «*lèche moi*» sec. Ma langue suit le sillon de ses lèvres boursouflées. Ses doigts maintiennent la fente écartée. Je m'enfonce plus profondément. Elle laisse échapper une plainte ténue. Un goût amer m'emplit la bouche. De la bave suinte aux commissures de ma bouche. L'index et le majeur de sa main droite plongent dans le con, ressortent, je les lèche. L'odeur est âcre, son gémissement plus aigu. Elle m'écrase le visage contre son sexe et je sens la migraine éclater à l'arrière de mon crâne. «*Plus vite. PLUS VITE !* » Ses ongles se sont crispés dans mes cheveux, elle a un spasme violent puis me relâche. Je reprends ma respiration, la langue engourdie. Elle bascule en arrière, en se tenant les cuisses, jambes repliées en l'air. «*Bouffe moi le cul.* » J'embrasse son con, suce sa chair rougie, mais elle m'arrête : «*LE CUL !* » Je regarde son anus, lui aussi épilé. Des points lumineux clignotent à la périphérie de mon champ de vision, la chambre s'est mise à vaciller, la pluie fouette les vitres alors je ferme les yeux et ma langue descend plus*

bas. La peau est plus ferme, je lèche les contours du trou. *«Mets-la dedans.»* Mes mâchoires sont crispées, ma langue explore l'intérieur de son anus, à tâtons. Ses soupirs ont repris. *«Mords-moi.»* Mes genoux tremblent, la douleur dans ma tête est lancinante, j'ai envie de m'en aller mais elle s'est mise à gémir en secouant la tête. *«Mords-moi le cul... allez, VAS-Y.»* Mes dents s'abattent une fois, puis une autre, déchirant l'épiderme superficiellement. Ses gémissements me vrillent le cerveau. La plaie blanche vire progressivement au rose, un filet carmin ruisselle le long du sillon de ses fesses. *«Mets-moi ta queue. METS-LA ! DÉFONCE MOI.»* Je lui cloue les bras contre le matelas, ses jambes se raidissent à l'instant où je la pénètre. Elle me regarde, les yeux écarquillés. On dirait une démente. *«Encules-moi. ENCULES-MOI SALE PÉDÉ !* *« Je la soulève pour la mettre en levrette, mais elle se débat : «Non. Comme ça. Par-devant.»* Ma pine butte contre son anus meurtri, hésite. Elle l'attrape, se l'introduit sans ménagement. Ma queue glisse dans le sang. Je la sodomise frontalement. Elle crie, la fièvre m'aveugle, son corps est pris de convulsions. Les veines de son cou sont saillantes. Sa tête bascule spasmodiquement en arrière. Ses yeux sont vitreux. NON. L'éjaculation part sans que je contrôle quoi que ce soit. Le temps s'arrête. Comme dans un rêve, je remarque la tête de sanglier empaillé au-dessus du lit. Je m'effondre. Elle se dégage de moi, rampe sur le lit pour prendre ma pine dégoulinant de sperme et de sang dans sa bouche et la tête, comme si elle suçait son pouce. Elle marmonne d'une voix d'enfant. On dirait une comptine. Sa voix est très loin. Je ne comprends rien. Je sombre.

Elle s'est rhabillée après s'être rincée puis elle est partie. Le jour s'est couché. Je reste étendu sur le lit en regardant les phares de voitures engagées sur le périphérique se réverbérer contre le plafond de la chambre, attendant quelque chose sans savoir quoi. Mon sexe sent la merde mais je n'ai pas le courage d'aller dans la salle de bain. Ensuite, je sais pas... je finirai par descendre régler la chambre et par rentrer, en métro sans doute, quoi que, je n'en ai pas la moindre idée. Je me sens vide.

Lionel Tran